

fait servir à déjeuner. Elle, qu'on accuse d'être orgueilleuse, ne l'est pas du tout. Elle s'est assise à mes côtés et m'a parlé tout de suite de la petite, de sa beauté, de sa gentillesse; enfin, que sais-je? Et puis, à la fin, elle a demandé si nous consentirions à la lui donner, mais tout à fait. Je l'avoue que, dans le premier moment, tout mon sang n'a fait qu'un tour: je n'avais pas envie de refuser, mais l'étonnement me clouait la langue. Et toujours madame insistait sur les grands avantages que nous aurions à ne plus avoir l'enfant à notre charge. Et puis elle offre aussi de nous aider à bien faire élever notre garçon. Seulement elle exige, comme de juste, que la petite soit entièrement à eux.

— Ma foi, je trouve que c'est raisonnable: nous ne pouvons pas espérer qu'une fois qu'elle en aura fait une belle demoiselle, sa fille, quoi! elle lui laissera voir de petites gens comme nous. Eh bien! qu'en dis-tu, Mécla? Tu as l'air tout hébété!

En effet, le visage du marchand s'était assombri. Il lui était pénible d'abandonner la fille de sa sœur, de se résoudre à n'être plus que des étrangers pour elle. Sa fierté se révoltait de la clause que mettait la riche famille à l'adoption de sa nièce; son bon sens lui disait que ces sortes de marchés ne doivent pas se conclure, qu'il ne faut pas changer l'ordre établi par Dieu. Mais, d'un autre côté, l'intérêt parlait bien haut. Mécla voyait les avantages réels qui résulteraient pour les siens de son acceptation: ils pourraient vivre plus à l'aise; Marthe aurait une position brillante; Édouard continuerait ses études. Et plus tard, qui sait si les deux enfants ne se ressouviendraient plus de l'affection qu'ils avaient l'un pour l'autre, si la riche héritière ne voudrait pas partager avec son cousin la fortune que lui donneraient ses protecteurs?

Toutes ces pensées se pressaient dans la tête de l'honnête négociant, et il était indécis. Comme toujours, la volonté ferme de sa femme triompha de ses hésitations.

Ils discutèrent pourtant encore longtemps.

— Et Édouard, dit enfin le marchand, que dira-t-il de tout ça?

— Bien sûr, il va pousser les hauts cris. Mais le chagrin lui passera. Et vrai, quoique je redoute pour lui le premier moment, parce qu'il est si délicat, je crois que le départ de la petite lui sera utile. Il ne la quitte pas plus que son ombre. Jamais il ne jone avec les autres garçons, qui se moquent de lui; une fois seul, il ira avec eux: ça le fortifiera, il deviendra plus homme.

Il fut décidé que l'on conduirait Marthe au château, sans la prévenir d'avance, pour éviter l'émotion des adieux.

La petite fille bondit de joie le jour suivant, en apprenant qu'au lieu d'aller en classe elle ferait une belle promenade en voiture. Édouard vit faire les préparatifs du départ sans éprouver la moindre jalousie. Il s'étonnait seulement que sa mère quittât le magasin un jour de semaine: jamais pareille chose n'était arrivée.

Marthe ne tenait pas en place. Elle eut bien voulu avoir Édouard pour compagnon; mais on lui dit que ce n'était pas possible, et la perspective du plaisir qu'elle se promettait dissipa bien vite son désappointement.

— Pourquoi pleures-tu, petit oncle? demanda l'enfant à Mécla, qui l'avait embrassée à plusieurs reprises.

— Soitte, lui répondit-il en se retournant rapidement, tu m'as mis une de tes longues boucles de cheveux dans l'œil.

En se rendant à l'école, Édouard éprouvait un vague sentiment de tristesse. Lui aussi avait remarqué l'émotion extraordinaire de son père. Pourquoi avait-on mis à sa cousine sa toilette des dimanches? se demandait-il; pourquoi sa mère avait-elle tant tenu à faire la promenade ce jour-là même, seule avec Marthe? Sûrement, on lui cachait quelque chose, mais quoi?

Son travail se ressentit de sa préoccupation. Souvent le maître eut besoin de le rappeler à l'ordre; mais Édouard, si désireux ordinairement d'éviter la plus légère réprimande, paraissait alors complètement indifférent. Son attention tout entière était fixée sur la marche d'un rayon de soleil. Il comptait ainsi les heures qui s'écoulaient, et qui jamais ne lui avaient paru plus longues.

Enfin, l'ombre se fit. Le maître frappa sur son livre, les pupitres se fermèrent, et le premier de tous les écoliers, Édouard s'élança dans la rue.

Lorsqu'il entra dans la boutique, sa mère était à sa place ordinaire et son père fumait tranquillement devant sa porte. Tout était dans le même état que d'habitude, et cependant le jeune garçon se sentit froid au cœur.

— Où est Marthe? demanda-t-il d'une voix qu'il s'efforçait de rendre ferme. Il avait envie de pleurer, et en était honteux.

— Comme c'est aimable à toi, lui dit sa mère, de ne pas penser à moi d'abord!

Il l'embrassa et refit la même question.

— Eh bien! elle n'est pas ici. Je l'ai laissée à la campagne chez des personnes qui veulent la garder.

Elle dit ces paroles à la hâte et sans fixer les yeux sur l'enfant. Le marchand s'était éloigné.

— Et quand reviendra-t-elle?

— Ah! ma foi, un jour ou l'autre. Je n'en sais rien. Pas de si tôt probablement. Elle est mieux là où elle est qu'ici.

Édouard alors ne put plus contenir son chagrin. Ses pleurs coulèrent avec abondance. Des sanglots convulsifs soulevèrent sa poitrine. Sa mère voulut le raisonner; mais l'enfant la quitta brusquement, courut se jeter sur son lit, et y resta sans vouloir prendre aucune nourriture. Effrayé de ce désespoir, Mécla fut tenté d'aller redemander sa nièce; mais sa femme s'y opposa.

— Ne crois-tu pas qu'il va en mourir? lui dit-elle. Laisse faire. Il se consolera. Plus tard, quand il sera plus raisonnable, il nous remerciera. M. Derlac m'a encore bien répété qu'il voulait nous aider à faire bien élever notre garçon. Nous serions trop bêtes de ne pas profiter de sa bonne volonté. C'est une fière chance que nous avons eue.

Et tous les voisins répétaient aussi: Quelle chance ils ont, ces Mécla!

DOROTHÉE DE BODEN.

(A continuer.)